

VOUS ETES PRO-NAZI, MAIS VOUS L'IGNOREZ ENCORE !

Dans un des numéros du Nouvel Observateur de décembre 2009, on pouvait découvrir, sous la plume du très illustre Jacques Julliard une chronique intitulée « **Non à la déesse Nature ! Le combat pour l'écologie ne doit pas dériver vers un fondamentalisme réactionnaire** ».

On connaît le parcours de Jacques Julliard, ancré à gauche, ami de Michel Rocard, historien des mouvements sociaux, et sensible à une sorte d'humaniste chrétien qui n'est pas si rare dans les rangs socialistes. On peut donc s'étonner quelque peu du discours prôné dans cette banale critique hebdomadaire.

Les deux tiers de l'article consiste à nous rappeler qu'il existe une saine vision du monde et peut être même de l'écologie, dans la mesure où on ne touche pas aux fondamentaux de la civilisation occidentale, à savoir Descartes, St Paul ou Marx, qui tous ont souscrit au schéma selon lequel l'homme domine sur la nature et dans la nature, notamment pour permettre développement et progrès. Selon Julliard, il semble bien que ces deux dernières notions soient si intimement liées à quelques valeurs qu'ils honorent telles les Droits de l'homme, la Laïcité sans doute, ou la démocratie, qu'il demeure inimaginable pour lui, ne serait-ce l'espace d'un instant, de remettre ce postulat en doute.

En suite Julliard explique que l'écologie connaît aussi d'autres courants de pensée que ceux qui défendent encore, contre vents et marées, progrès et développement sans fin, et que le plus connu d'entre eux, la fameuse « Deep Ecology » se pose fondamentalement en terme de mouvement « dangereux », puisqu'il n'accorde pas à l'homme la priorité absolue sur la planète, bien au contraire. Rousseau est même appelé à la rescousse afin d'illustrer les débuts de cette pensée pernicieuse. Certes notre Jean-Jacques national est une tête à claque philosophique très convenue, mais il ne méritait peut être pas celle-ci.

Julliard constate donc cet affrontement, à l'intérieur du mouvement écologiste dans toute sa largeur, entre les écologistes anthropocentristes de progrès, et les écologistes holistiques de décroissance. Mais il va soudain plus loin en affirmant que la gauche, en acceptant le défi écologique, s'est chargé d'une « philosophie conservatrice », ce qui sous la plume de Julliard ne peut que signifier « philosophie suspecte », y compris peut être dans sa forme la plus édulcorée, celle qui continue de croire au progrès...

Les dernières vingt lignes sont encore plus surprenantes. Ayant posé pour toute explication, je cite « *Il y a désormais deux écologies : l'une qui s'efforce de concilier la sauvegarde de la nature avec le progrès ; l'autre qui constitue un véritable tête-à-queue par rapport à l'humanisme occidental classique* », on assiste alors à une véritable décharge atrabilaire de la part de Julliard. Sans autre enrobage philosophique ou explicatif, les défenseurs de la seconde forme d'écologie sont affublés du titre peu élogieux de « fondamentalistes » dont la connotation est évidente et « diabolique » dans le contexte actuel. S'ensuit la dénonciation d'un mouvement « religieux » (et donc toujours diabolique dans ce champ conceptuel) dont l'un des rites (Julliard manie aussi l'humour ...) serait le « tri sélectif des ordures ménagères »

On frémit déjà tant le trait est appuyé, et compte tenu de la décharge d'adrénaline très sensible dans ce passage on se demande si Julliard ne rêve pas au même instant d'être un Robespierre ou un Danton d'une nouvelle « Terreur laïque », pratiquant « le tri » de ce qu'il considère comme quelques « ordures philosophiques »...

Mais cela, visiblement ne suffit pas, il faut ensuite lâcher les chiens. Quelque soit le sujet, lorsqu'il faut sortir les grands moyens rien ne convient mieux que de traiter ses ennemis de nazis. Cet argument est en matière de chronique hebdomadaire, l'équivalent du sous-marin nucléaire en matière de négociation diplomatique. La stigmatisation de l'écologie par l'évocation des lois de protection de la nature érigées par le nazisme naissant (dans les années trente) a déjà été maintes fois utilisée. Hélas, cet effet de plume a été tellement et stupidement utilisé qu'on vient presque à croire que Julliard, ayant compté ses lignes, n'avait plus dans sa manche aucun argument raisonnable et qu'il s'est donc laissé aller d'un effet viril, sensé peut être clouer le bec de ses interlocuteurs-lecteurs. Quand on veut noyer son chien, la peste brune peut aussi convenir.

Vient ensuite une courte saillie contre les adorateurs du soleil et de la lune, qui, à la suite, du nazisme, n'est que de la petite bière. Il est bien dommage, puisque monsieur Julliard aime les citations chrétiennes, qu'il n'ait pas choisi de citer St François d'Assise plutôt que St Paul. Ce bon François nourrissait pour nos astres les plus visibles une débordante affection qui tranche avec le ton doctrinaire du père de tous les fundamentalistes chrétiens, à savoir St Paul. Celui-là était un vrai fanatique qui n'a pas hésité, dans sa jeunesse, à aller exterminer quelques brebis galeuses chrétiennes, en bon Reinhart Heidrich du pouvoir de l'époque. Certains saints ont l'illumination difficile.

Vient donc le final tant attendu. Si vous ne partagez pas le galimatias de Jacques Julliard au sujet de St Paul, Descartes et Marx, vous pourrez probablement vous compter parmi cette nouvelle mouvance pro-nazie pratiquant, je cite « *une philosophie irrationaliste, anti-industrialiste, réactionnaire, à relents fascistes* ». Bienvenue au club.

Un petit commentaire ?

Certes, si on cherche des idées novatrices, mieux ne vaut pas les rechercher dans les colonnes du Nouvel Observateur, nous le savions déjà. Ce journal, hélas, comme quelques autres grands hebdomadaires, exprime cependant des courants d'opinion dominants dans notre société. Que l'expression de ces courants nous soit aussi agréables qu'une séance de gégène ne doit pas nous interdire pour autant d'y prêter grande attention.

Comme dans de nombreux autres articles, si qui est le plus intéressant dans l'article de Jacques Julliard est évidemment ce qui n'est pas dit, ce que l'on croit deviner, avec frayeur, derrière ce style médiatique fourre-tout auquel on est hélas habitué. Mais remercions toutefois notre chroniqueur puisque, à bien des égards, son court texte est un effrayant résumé d'un blocage philosophique occidental majeur : l'incapacité à reconnaître, pour tout un chacun, le sentiment d'une « nature sacrée » comme légitime (le simple fait d'écrire le mot « sentiment » et j'imagine déjà Julliard sortir son revolver à encre..).

Le titre

Le titre de l'article est déjà stupéfiant d'enseignements : « Non à la déesse Nature ». Cela laisse rêveur. Je rapprocherai donc trois mots qui, dans le texte, sont associés de manière sous-jacente, à savoir « déesse », « Nature », et « nazisme ».

La déesse ? A aucun moment Julliard ne revient dans son texte sur cette notion de « déesse » et n'en explicite pas vraiment l'usage qu'il en fait. Les adorateurs de la Lune ? Oui, pourquoi pas, les anciens cultes de la grande déesse, image de la nature fertile, faisaient grand cas de la lune et de ses cycles.

Plus probablement, et de façon inconsciente, Julliard s'inquiète bel et bien d'une menace confuse, une sorte de retour vers des valeurs féminines (ou du moins considérées de cette façon en Occident) où progrès et développements ne seraient plus des valeurs déterminantes. En effet, que pensez de tous ces peuples, archaïques disons-nous le plus souvent, qui ont privilégié l'empathie avec la vie et le naturel ? De ces peuples qui n'ont jamais construit ne serait-ce qu'une petite pyramide, encore moins la cathédrale de Chartres, la Sorbonne ou le musée du Louvres ? Et qui s'épargnant ces travaux titanesques (dommage que « titanique » ne soit pas un adjectif) ont également oublié d'inventer l'arme nucléaire, les camps d'Auschwitz ou la bataille d'Iwo Jima. Bien entendu, ces peuples s'autorisaient malgré tout une petite peignée de temps à autres, histoire de ne pas perdre la main, coupaient quelques têtes, les réduisaient le cas échéant, mangeaient un peu de chair humaine (sans abuser toutefois), ou sacrifiaient parfois un ennemi capturé aux dieux ou aux déesses révéérés. Toujours est-il que ces peuples n'ont jamais réussi à tuer deux cent mille personnes en vingt minutes, et n'ont jamais amené la planète au bord du gouffre.

Julliard en tout cas, pressent que ne peut pas s'approcher de la Nature sans son intermédiaire de toujours, la grande déesse de fertilité et de vie, tant femmes et nature sont irrémédiablement liées entre elles, au moins dans l'imaginaire de nos intellectuels occidentaux. Cette même déesse Mère qui a régné, sans partage, sur la plupart des peuplements mondiaux, et ceci pendant des dizaines de siècles sans Hiroshima ni Monsanto. Cette Mère déesse Mère qui a provoqué, il y a six mille ans, la ire courroucée des peuples émergents d'Asie centrale, peuples vifs et virils, privés de terre, réduits au nomadisme, et qui, forcés à aller s'emparer de vastes territoires qui ne leur appartenaient pas, avaient du se forger une philosophie plus guerrière, plus cynique, et

surtout contraire à celle que professaient les peuples de la déesse, unis à leur territoire, dans une symbiose sacrée et respectueuse. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. Nous voilà parvenus (la référence plaira à Julliard) à l'instant ou Caïn, le paysan, l'homme de l'union sacrée à la terre, le fils de la déesse, emplâtre son soit disant frère, Abel, le nomade arrogant qui impose son dieu père contre toutes les déesses du sol. Et le dieu d'Abel a choisi son camp depuis très longtemps. Il jettera un anathème sur les fils et filles de la déesse, sur Eve et sur son fils Caïn et offrira, rien de moins, la domination de la nature et du monde aux descendants de son petit préféré, Abel.

Au fond, ce que nous dit et redit Julliard, c'est « non à Eve, non à la vie, non à la femme » et « Oui à Adam, oui au contrôle et à l'exploitation de la vie, et oui aux hommes ». Dans les toutes les grandes figures citées dans sa chronique, on cherche effectivement en vain une seule femme. Pourquoi ne pas évoquer, lorsque l'on parle d'écologie, la kenyane Wangari Maathai, ou l'indienne Vandana Shiva ? Sans doute parce que ces femmes, qui se battent pour la vie et la fertilité du monde, ont peu de chance d'être pro-nazies, ou de pratiquer le rite sacrés des poubelles sélectives. Pourtant femmes et poubelles, la tirade misogyne est latente, non ?

Même quand Julliard citent ses « divergents », il cite encore des hommes. Nietzsche était un affreux phalocrate, plus fasciné par Dionysos l'ivrogne que par Déméter, la mère des dieux. Quand au choix d'Heidegger, il n'est que l'anticipation de jugement péremptoire de Julliard avec ses nazillons amateurs d'oisillons. Heidegger, c'est louche.

Julliard devra revenir nous chanter son couplet sur la parité, l'égalité homme-femme et autres scies socialisantes, qui doivent bien faire partie de son fond de commerce, laïque, et républicain. Olympe de Gouges n'est pas prête de rentrer au Panthéon.

La Deep Ecology ? Il n'y a pas que l'écologie qui soit profonde, la méconnaissance des origines de ce mouvement l'est tout autant. Que quelques illuminés soient aujourd'hui considérés comme se référant à la D.E, cela est certain, mais, que diable, Eric Besson était considéré, il y a encore peu de temps, comme socialiste... Les étiquettes ne nous apprennent pas grande chose sur l'enveloppe cachée en dessous. La D.E pose d'autres problèmes et les pose brutalement. L'homme est-il l'empereur au centre de la création ? Non. Pouvons-nous rendre compatible développement et surpopulation ? Non. Devons-nous abandonner une grande partie de nos catégories intellectuelles occidentales afin de trouver d'autres sources d'inspiration dans les philosophies d'Orient, ou dans le mode de vie des peuples archaïques ? Oui, sans doute. Put-on entretenir avec la vie un lien qui serait de l'ordre du sacré ? Pourquoi pas. Autrement dit, la Deep Ecology met sur la table un lot de questions dont personne ne veut entendre parler, et auxquelles personne ne désire ouvertement répondre. Mais le dualisme occidental veut absolument se frayer un chemin, trouver une parade, alors la vieille injonction se répète sans fin : ceux qui ne sont pas avec moi, sont contre moi. Si la D.E refuse l'icône de l'homme-roi, alors c'est qu'elle est misanthrope, pire même, génocidaire, voir nazie, tout bonnement.

La Deep Ecology n'a que faire de l'humanisme de Monsieur Julliard. Ce dernier a bien raison de le remarquer. D'autant plus que lorsque l'humanisme est né, pendant la Renaissance, les femmes n'étaient même pas considérées comme des êtres humains, mais comme des animaux. Les savants docteurs de l'église, ou de la société civile, ajoutaient même que les femmes étaient parasitées par un autre animal, l'utérus, qui avait une sorte de vie indépendante à celle du corps qui le portait. Non seulement cette double empreinte animale rejetaient clairement les femmes du côté des créatures diaboliques, mais ce parasitage expliquait de façon utile l'incapacité des femmes à se conduire humainement, leur incapacité à apprendre, à s'instruire ou à pratiquer les arts, leurs humeurs changeantes, leurs accès de mélancolie ou leur détestable empathie pour le vivant, les enfants, la nature et les animaux. Certes l'humanisme a parfois connu des heures plus glorieuses, mais en ce début de 21^{ème} siècle, compte tenu de l'état du monde, on ne peut guère trouver référence plus étriquée et plus obsolète. Nier les lois du vivant, de la nature, c'est aussi nier l'homme dans ses dimensions les plus élémentaires et les plus spontanées, alors la DE a peut être raison, entre progrès sans fin et continuation de l'aventure humaine, il va falloir faire un choix. Jacques Julliard n'en a pas envie.

Les sectes new Age ? Une tarte à la crème fort indigeste. Car le New-Age est devenu depuis longtemps une nébuleuse qui sert avantagement de dépotoir sémantique à tous les chroniqueurs sans imagination. Ce qui n'est pas politiquement correct, tout ce qui s'écarte du consensus libéral (tendance chique molle) est forcément New Age. Avant la seconde guerre mondiale, les pionniers du mouvement New-age, théosophistes d'Helena Blavatsky et d'Annie Besant, les adeptes de la Golden Dawn d'Aleister Crowley, les sectataires de la Wicca anglaise, et les adhérents de beaucoup d'autres groupes moins connus, n'étaient certainement pas des petits anges du seigneur. Certains ont eu de gros penchants pangermanistes, et ont été authentiquement fasciné par l'émergence d'un nouveau paganisme européen grâce aux habiles manipulations d'Hitler et de ses conseillers occultes.

D'autres, bien plus malins encore, s'y sont laissés prendre, comme le psychanalyste Carl Gustav Jung. Est-ce la raison pour laquelle il est justement taxé de psychanalyse New-Age ? Non. Plus simplement, Jung a fait grand cas des ressorts spirituels de la psyché, il s'est intéressé aux philosophies orientales comme le taoïsme, ou aux théories quantiques de ses amis (ou patients) physiciens. Il en faut bien moins que cela pour devenir suspect aux yeux d'un humaniste républicain consensuel.

Le New Age n'est donc pas une référence sans risque, pour autant que l'on sache de quoi on parle. Depuis des millions d'autres choses, tout et n'importe quoi, du jardinage bio, des écoles Steiner, en passant par la sophrologie, les extraterrestres ou l'Eglise scientologique ont été versés à la pelle mécanique dans la grande fosse new Age. Et peu, à tort ou à raison, en sont ressorties indemnes. C'est à cela que sert la grande poubelle new age, à salir ce que l'on ne comprend pas. Il n'est même pas obligatoire d'en connaître avec précision les origines ou les créateurs, une poubelle n'est qu'une poubelle.

Le nazisme ? Heidegger nous l'avait promis, abordons donc la question. N'en déplaise quelques âmes sensibles du WWF ou de la SPA, Hitler et ses amis sont bel et bien responsables de plusieurs lois concernant la défense et la protection des animaux de compagnie. Quand on voit Hitler sautiller niaisement en compagnie de son berger allemand, l'inénarrable et facétieuse Blondi, sur la terrasse du Berghof, on devine que sa considération pour la bête est bien supérieure à celle accordée à la plupart des humains qui l'entourent. Il n'est ni le premier ni le dernier psychopathe à aimer les animaux. N'en déplaise à Matthieu Ricard ou au Dalai Lama, Hitler, ainsi que son proche conseiller, le SS Heinrich Himmler, étaient aussi, tous deux végétariens.

Selon le même principe, Hitler et Goering prirent l'initiative de faire protéger certains sites naturels allemands, soit qu'ils présentaient un intérêt historique pangermanique, ou plus prosaïquement pour Goering, parce qu'ils présentaient un intérêt cynégétique appréciable pour les membres du parti Nazi (Goering n'était pas végétarien !). De même, certains grands massifs forestiers de l'Île-de-France doivent leur survie à leur protection par les associations de chasseurs, surtout composées de riches notables, nobles ou roturiers, possédant en haut lieu toutes les relations nécessaires pour obtenir gain de cause, cela, bien avant de l'avènement de l'écologie moderne. Pourtant il ne viendrait à personne l'idée de dire que les écologistes non consensuels sont tous de riches notables ? De même que l'on voit mal pourquoi on traiterait le président Théodore Roosevelt (1858-1919) de nazi, parce qu'il se décida, en 1902, à protéger de vastes zones du Yosemite ou du Yellowstone. Et ainsi de suite Il semblerait que Julliard soit le seul à trouver des rapports entre tout et rien, entre les nazis et les écologistes divergents.

Pourtant s'agissant de la nature et du nazisme, il y aurait fort à dire et d'intéressante façon.

Premièrement, l'Allemagne du 19^{ème} comme du 20^{ème} siècle s'incarne de nombreuses fois au travers des valeurs justement défendues par Julliard : culte de l'excellence, du progrès, du développement industriel et technologique, grandes universités aux avant-gardes de la pensée philosophique, sociologique, création littéraire et artistique foisonnante, etc. Autrement dit l'Allemagne incarne sur ces périodes la plupart des hautes valeurs « civilisées » propre à l'occident. Alors où est le problème ?

Indéniablement il existe un problème nationaliste en Allemagne. D'une part parce que son territoire est une zone charnière entre zone latine et zone slave (pour ne pas dire ottomane selon les périodes), et que l'Allemagne, comme l'Autriche se sont toujours identifiées à ce rôle de rempart contre les poussées des peuples de l'Est ou du Proche-Orient (Turquie).

Mais pas seulement. Les allemands, bien avant les slaves ou les ottomans, ont été eux-mêmes les « barbares » de l'Europe, et cette étiquette leur a durablement collé à la peau. Bien que les peuples germaniques aient assuré la propagation du christianisme, le pape s'est installé à Rome. Avec ou sans empire romain, l'Italie est resté le phare culturel de l'Europe, relayée souvent parce sa grande sœur, la France. L'Angleterre a su utiliser ses racines celtiques et scandinaves afin de créer son propre modèle, et rayonner, elle aussi sur la terre entière. Et l'Allemagne, après avoir connu les débuts glorieux de l'Empire chrétien germanique, a du faire face à une concurrence extrême. D'où cet complexe allemand, si sensible, de « premier de la classe » : toujours mieux faire, surpasser, dominer, conquérir, démontrer coûte que coûte sa supériorité sur les autres modèles européens, et détail important – gommer toute référence à ses racines barbares. Déni, refoulement, oubli, attitude schizoïde douloureuse, voilà aussi ce qui caractérise aussi l'esprit germanique. Or, que reprochait-on à ces barbares ? Une vie plus simple, plus rude, une intimité avec la nature sauvage et brute, une emprise plus forte des divinités féminines de fertilité et de vie, et cerise sur le gâteau, la pratique d'une culture orale, non basée sur l'écrit. Et oui, ainsi en a décidé l'histoire. Les romains avaient largement percé au sud comme à l'ouest, mais au nord, ils s'étaient longtemps heurtés à la puissance guerrière des germains, et la civilisation en était restée en panne. Les peuples germaniques, une fois entrés dans le concert des nations chrétiennes, allaient devoir mettre les bouchées doubles.

Les romantiques allemands n'ont fait, d'une certaine façon, que constater les dégâts de cette modernité à tout prix. Ils ont voulu, farouchement, retrouver un lien au monde basé sur le rapport à la nature, l'exaltation des sentiments, la contemplation du monde, la poésie ou la musique : le refoulé comme le naturel, revient toujours au grand galop. Mais au même instant naissait en Allemagne un immense rêve de puissance et de modernité, qui plus que jamais, remettait en cause les pauvres nostalgies pré-écologiques romantiques. Aux Etats-Unis, les transcendentalistes d'Emerson (dont David Henry Thoreau, le célèbre solitaire de Walden Pond), vivaient aussi un profond désir de réinjecter le soucis de la terre au cœur de la question sociale moderne, et eux aussi, d'une certaine façon, échouèrent dans leur tentative. Ils ne parvinrent pas à infléchir l'immense essor matérialiste américain.

Et nous parvenons ainsi à la question essentielle. Ce refoulé « barbare », cette poignante nostalgie des âges farouches, de la complicité avec la terre, de la reconnaissance des liens sacrés que nous entretenons avec l'univers, ces contenus psychiques encombrants ont hanté presque toutes les grandes nations européennes, et continue de contrarier, encore aujourd'hui, l'avènement de l'homme post-moderne : robotisée, techno-assisté, aseptisé, cloné ou libéral. Ils persistent et Julliard persiffle. Cet état d'esprit imprègne bien entendu l'écologie profonde. Rien de moins, rien de plus. Mais que ces matériaux psychiques universels remontent à la surface et, d'une certaine façon s'imposent, voilà qui est rassurant. Car ces nostalgies n'en sont pas. La plupart des êtres humains ont gardé un lien sacré avec le monde. C'est un sentiment incompressible, impossible même à éradiquer : il est à la base même de notre expérience humaine quotidienne, que nous soyons enfermés dans la grande prison des virtualités post-modernes ou non. C'est nier ce sentiment qui est dangereux. Car c'est créer une friche, un no mind's land, creuser un gouffre, entasser des millions de barils de poudre terriblement sensible à la moindre étincelle.

Car revoici Hitler, et ses gourous. Hitler, doté d'une sensibilité malade, avait deviné et détecté en ses compatriotes l'immense fêlure des sentiments « barbares » enfouis. Classiquement, en bon austro-allemand, c'est dans la musique qu'il pouvait enfin se laisser aller aux abîmes de sa vie intérieure. Il se pâma en écoutant Wagner, puis remonta le flot romantique, et découvrit les obscures espaces barbares, laissés à l'abandon, et pourtant, si foisonnants et puissants : forêts profondes, lacs étincelants, montagnes éblouissantes, ou prés fleuris, comme autant d'immanences du sacré.

Aurait-il été un être un peu plus équilibré, peut être aurait-il choisi une vie contemplative, un refuge dans les alpages, ou une communauté ecclésiastique modérée. Mais lui même n'avait aucune conscience des aspects profondément refoulés de ses aspirations. Elles ne remontaient en surface que mises sous pression par un autre aspect du caractère d'Hitler, totalement moderne celui-ci : un besoin de contrôle et de pouvoir dévorant. Ne sachant comment arriver à ses fins, il se contenta d'entériner la fébrilité ressentie, à titre personnel, aux approches du grand refoulé germanique et paria avec brutalité que si lui-même ressentait ces choses, d'autres que lui y seraient également sensibles. Sans le savoir, il venait de s'emparer d'un fonds de commerce particulièrement fertile, totalement en accord tant avec les frustrations modernes de l'occident qu'avec la mission qu'il s'était choisie : prendre le pouvoir.

Il n'y avait plus qu'à mettre en scène l'immense opération de récupération du sentiment de l'empathie sacrée avec la terre, pour le travestir en sentiment d'identification à un idéal nationaliste, déterminé par une apparence raciale ou par la présence sur un territoire donné, à savoir l'Allemagne. Il s'agit donc d'un kidnapping brutal, d'une prise en otage, d'autant plus difficile à déjouer que le pouvoir qui en résultait s'exerçait surtout sur des foules, l'euphorie collective interdisant plus ou moins toute prise de recul à titre personnel.

Mais de mon point de vue, si le sentiment d'empathie sacrée avec la terre n'avait été si profondément refoulé par la marche forcée de l'occident vers le matérialisme, athée et scientiste, il est peu probable qu'une personne ait pu à ce point manipuler l'âme des foules et des êtres humains anonymes qui la composaient.

A un autre degré, nos actuels « think tanks » du marketing ont tout appris de Monsieur Joseph Goebbels. Ils utilisent l'immense frustration de sacré et de naturel de nos contemporains afin de suggérer par une publicité répétitive et lancinante, du « faux sacré » et du « faux naturel ». Comme la plupart d'entre nous restent inconscients à la fois de ce sentiments de frustration, d'amputation de l'âme qu'ils subissent mais aussi de l'usage mercantile qui en est fait, peu nombreux sont ceux qui perçoivent pleinement à quel point ils sont manipulés, et sur quelle base psychologique ils le sont.

C'est pour l'ensemble de ces raisons que Jacques Julliard tient dans sa chronique, des propos sur l'écologie divergente qu'il serait convenu de taxer d'insanités équivoques.

En effet, quand comprendrez vous Monsieur Julliard, vous et vos amis de la très autiste et très arrogante gauche tendance Pascal Lamy, que le sentiment du sacré vis à vis du vivant et de la nature est un sentiment spontané, légitime et sain, présent à des degrés divers dans chaque personne, et inhérent à notre simple condition humaine ? Quand comprendrez-vous que ce sentiments a accompagné l'espèce humaine pendant des milliers, voir des millions d'années, et que ce n'est pas la minuscule parenthèse des derniers siècles, entichés de scientisme, de rationalité, de mercantilisme, de consumérisme et surtout d'avidité et de recherches effrénées d'enrichissement, qui pourront l'éradiquer ? Quand comprendrez vous que vos références chrétiennes, philosophiques ou humanistes ne dissimulent en rien votre incompréhension profonde de la nature humaine et de la trame commune qui réunit notre planète et les humains qui y ont prospéré ?

Non, à ma connaissance, les personnes, dont je fais humblement partie, qui éprouvent vis à vis de la terre un sentiment de présence sacrée, ne sont ni des nazis, ni de dangereux sectaires, ni même, ne vous en déplaise, de comiques imbéciles heureux et autres débiles mentaux encore en liberté. Le sentiment que nous nourrissons n'a rien de honteux ou de préjudiciable aux sociétés dans lesquelles nous évoluons. C'est un sentiment naturel et non contraint. Ce sont les gens comme vous qui sont dangereux. Des gens en qui les lecteurs place une certaine confiance au titre du devoir journalistique d'information, et qui profitent des colonnes qui leurs sont offertes pour étaler une arrogance crasse, une inconséquence intellectuelle dommageable, et qui utilisent sciemment leur intelligence à créer des amalgames aux conséquences sociales imprévisibles et dangereuses, et à jeter opprobre et discrédit sur des personnes dont visiblement, vous ne savez rien, et dont, compte tenu de la nature abstruse et partisane de votre raisonnement, vous n'êtes pas à la veille de comprendre l'état d'esprit.